



**Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »**

Le Temps de l'histoire

**6 | 2004**

**Les sciences du psychisme et l'enfance « irrégulière »**

---

**Zina Weygand *Vivre sans voir. Les aveugles dans la société française du Moyen Age au siècle de Louis Braille***

Préface d'Alain Corbin Paris, Créaphis, 2003, 375 p.

**Dominique Dessertine**

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/rhei/117>

DOI : 10.4000/rhei.117

ISBN : 978-2-7535-1644-1

ISSN : 1777-540X

**Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 novembre 2004

Pagination : 315-319

ISSN : 1287-2431

**Référence électronique**

Dominique Dessertine, « Zina Weygand *Vivre sans voir. Les aveugles dans la société française du Moyen Age au siècle de Louis Braille* », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 15 novembre 2004, consulté le 07 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/117> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.117>

---

Zina Weygand

*Vivre sans voir. Les aveugles dans la société française du Moyen Âge au siècle de Louis Braille*

Préface d'Alain Corbin

Paris, Créaphis, 2003, 375 p.

---

Voilà un beau, un grand livre d'histoire, dû à la meilleure spécialiste de l'histoire de la cécité, qui livre ici, avec style, la première grande synthèse sur ce sujet. Cet ouvrage se lit très bien, plus, il se lit avec plaisir. Inscrit dans le courant de l'histoire anthropologique et culturelle qu'Alain Corbin a été un des premiers en France à ouvrir, ce livre essaie de répondre à des interrogations que chacun de nous se pose un jour ou l'autre. Que nous apportent nos sens ? Comment survivre en cas de privation de l'un d'entre eux ? L'auteure part d'ailleurs d'une question contemporaine sur les possibilités d'intégration des aveugles dans la société française et, constatant que l'aveugle est plus que tout autre défini par les représentations ou les préjugés, elle se lance à la rencontre des figures imaginaires et réelles du passé. Autant qu'à une approche sociale, elle nous convie à une lecture des représentations de la société face aux aveugles, depuis le Moyen Âge jusqu'à la première moitié du XIX<sup>ème</sup>, au cours de laquelle Louis Braille met au point son système d'écriture en points saillants. En fait l'ouvrage est centré sur le XVIII<sup>ème</sup> siècle et sur le grand bienfaiteur des aveugles, Valentin Haüy.

Nous insistons sur ce livre dans *le Temps de l'histoire* parce qu'il touche de près aux questions d'éducation. Passons vite sur les temps anciens et sur le Moyen Âge, partagé entre le mépris de l'aveugle (il vit dans le noir, couleur à l'image de son âme) et la compassion, que manifeste par exemple Saint-Louis en créant l'hospice des Quinze-Vingts à Paris. Dans ce premier établissement qui leur est spécialement destiné, les aveugles sont hébergés et nourris, autorisés à mendier et chargés d'assister les condamnés à mort dans leurs derniers instants. Nous ne faisons qu'évoquer aussi ces grandes figures d'aveugles-nés du XVII<sup>ème</sup> siècle, devenus de grands mystiques, dont Zina Weygand nous convainc que leur expérience est l'une des manifestations de l'avènement du sujet qui caractérise le pro-

jet humaniste de la modernité. La période centrale est celle des Lumières qui, faisant de l'aveugle un sujet, lui ouvre les portes de l'éducation.

L'auteure met en évidence avec clarté les étapes de ce changement profond qui commence avec les philosophes s'interrogeant sur l'origine des idées. Sensibles ou innées ? Les réflexions de Locke, le problème de Molyneux (comment un aveugle-né, reconnaissant au toucher la sphère et le cube, les reconnaîtrait-il de ses yeux s'il recouvrait la vue ?), les ouvrages de Berkeley, de La Mettrie, de Condillac et de bien d'autres enflamment l'Europe des philosophes. Mais lorsque Diderot publie en 1749 son premier ouvrage sur la théorie de la connaissance, *La Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749), il dépasse pour la première fois le problème de la réflexion théorique. Il aborde les réalités d'hommes soumis à des conditions d'existence spécifiques, dont les expériences sont prises en compte et les talents de suppléance bien repérés (le toucher étant pour certains bien supérieur à la vue). Les aveugles quittent leur statut passif, ils ne sont plus seulement des objets de réflexion sur les chemins de la connaissance, mais des sujets de parole et des hommes aptes comme les autres à apprendre, à découvrir, à s'interroger. Et, à la fin de ce siècle des Lumières, où l'éducation est l'objet de grands débats (faut-il ou non éduquer le peuple ?), les aveugles vont bénéficier d'une reconnaissance à part entière, quelque temps après que l'abbé de l'Épée a démontré que les sourds, eux aussi infirmes sensoriels, pouvaient être éduqués.

Dans la biographie de Valentin Haüy (1745-1822), le fondateur de l'enseignement spécial destiné aux aveugles, qui sera la référence dans le monde entier, Zina Weygand décrit l'origine de sa vocation. Elle rappelle son goût pour les langues, dont il a fait sa profession (il est traducteur et connaît la plupart des langues européennes), sa lecture de *La Lettre sur les aveugles* et surtout le choc émotif qu'il a subi en étant témoin de l'humiliation publique d'un groupe d'aveugles, lors d'un spectacle de foire à Paris. Il a aussi assisté aux cours publics de l'abbé de l'Épée. Convaincu de l'éducabilité des aveugles, il fonde son enseignement sur l'idée qu'un sens défaillant doit être comblé par un autre. Il fait fabriquer à son propre compte des caractères d'imprimerie en relief et des cartes de géographie toujours en relief. Il rencontre l'appui passionné et efficace de la Société philan-

thropique de Paris, qui accepte de l'aider à recruter ses premiers élèves et suscite l'intérêt de plusieurs ministres. Il a choisi de se faire reconnaître par les sociétés savantes plutôt que par le grand public et il a gagné son pari. Son école, ouverte en 1785, accueille les enfants de 7 à 12 ans, garçons et filles, qui reçoivent un enseignement intellectuel et manuel. Le décret du 28 septembre 1791, qui transforme l'Institut des jeunes aveugles en établissement national, comme celui des jeunes sourds l'a été en juillet, consacre officiellement le droit des infirmes sensoriels à l'instruction.

Les vicissitudes révolutionnaires sont dures pour l'Institut des jeunes aveugles, réunis pendant un temps avec l'Institut des jeunes sourds. Les rivalités entre les deux directeurs sont exacerbées par le climat politique. Il faut noter aussi que Valentin Haüy est un des adeptes les plus passionnés de la Théophilanthropie qui fleurit dans les églises parisiennes au cours de l'an IV. La foi en l'homme de Valentin Haüy se double de conceptions religieuses neuves et originales.

Un grand débat traverse l'institution, celui de la fonction que doit avoir la maison : assistance comme aux Quinze-Vingts destinés aux adultes, ou éducation comme dans une école ? Pour Valentin Haüy, il n'y a aucun doute, c'est une maison d'éducation. Les enfants aveugles sont instruits pendant huit ans. Il veut leur donner l'accès aux choses de l'esprit, même s'il ne néglige pas le travail manuel, son institut se doublant d'une école de filature. Au-delà de leur vie intellectuelle, il songe aussi à leur vie affective et se réjouit quand des mariages ont lieu à l'institut, ce qui est proprement révolutionnaire, toutes les structures éducatives de l'époque séparant très rigoureusement les sexes (ce que l'institut réalisera aussi quelques années plus tard). Il initie aussi les enfants au théâtre, intégrant des enfants voyants éduqués à l'école par des aveugles. Sous le Consulat et l'Empire, l'établissement traverse une période particulièrement noire. L'administration veut mettre chacun au travail et trois manufactures (filature de laine cardée, draps et tabac) sont installées dans la maison, réunie alors aux Quinze-Vingts, où le travail forcé est pratiqué. Valentin Haüy est renvoyé. Il part alors à Saint-Petersbourg pour diffuser son enseignement. On a là, avec l'installation de ces manufactures, un schéma amené à faire florès dans les futurs établissements de rééducation du XIX<sup>ème</sup> siècle, qui ôte-

ront les enfants délinquants des prisons pour mieux les faire travailler dans les colonies agricoles ou industrielles. L'entreprise est justifiée par l'intention de leur fournir des moyens de subvenir ultérieurement à leurs besoins. L'institut pratique d'ailleurs à l'égard de ces enfants des punitions (les fers) qui ne sont pas sans évoquer les pires établissements de répression. Par ailleurs, comme dans tous les établissements éducatifs de l'époque, ainsi que l'auteure le rappelle pertinemment, les règlements sont sévères, le temps libre rarissime, le travail quotidien dure douze heures et le temps d'école est limité à deux heures seulement. En outre, les conditions sanitaires sont telles qu'elles entraînent une mortalité élevée. On perçoit très bien combien les choix politiques nationaux et la succession des régimes ont marqué profondément la marche de l'institution.

L'institut renaît en 1822, avec un nouveau directeur. Les manufactures ont été un échec, elles disparaissent de la vie et des murs de l'institut, c'est la fin de l'utopie productiviste. L'enseignement est désormais tripartite, général, industriel et musical. Les nouveautés se multiplient : enseignement de l'orgue, du piano et de l'accord. Dix-neuf organistes sont placés en 1835. Un établissement neuf est construit, boulevard des Invalides, qui met fin aux installations précaires dans d'anciens couvents. Le directeur accueille avec intérêt l'écriture ponctuée ou « nocturne », en relief, de Charles Barbier de La Serre, qui permet, quarante ans après l'ouverture de l'institut, des progrès réels en écriture, mais insuffisants. Les douze points ne permettent pas une lecture tactile aisée et surtout ne permettent pas de noter la musique, univers privilégié des aveugles. Ainsi Zina Weygand souligne l'héritage dans lequel a baigné le jeune Louis Braille (1809-1852), sur lequel se termine le livre, héritage que lui-même reconnaissait parfaitement. Sa méthode, qui repose sur six points maximum par caractère, permet de noter toutes les écritures. Aussi, même s'il a été l'objet d'une héroïsation qui, selon l'auteure, mériterait une étude, ce personnage modeste, de faible santé, mort très jeune, n'en a pas moins laissé « aux aveugles du monde entier le moyen d'accéder pleinement à la culture écrite – littéraire, scientifique et musicale – et donc à une citoyenneté dont avait rêvé pour eux Valentin Haüy ».

On découvre ainsi, dans cet ouvrage, une histoire riche, sensible et non misérabiliste, parsemée de multiples portraits, de présentations littéraires,

qui rend hommage discrètement aux générations des Lumières. Elles ont cru en l'homme et ouvert, dans des conditions parfois difficiles, et loin d'une légende rose, les voies d'accès à l'humanité de ceux que l'on avait considérés trop longtemps comme de simples machines.

**Dominique Dessertine**